

J'écrivais, l'autre jour, que la vie de Paris me semble avoir du rapport avec ce jeu de tir aux oiseaux, ce jeu dont l'intérêt et l'agrément consistent en ceci que l'on ne sait jamais sur quel point va paraître, de quel asile va s'élancer le palombe nouveau qu'il s'agit de viser et d'atteindre. Cette réflexion, la seconde quinzaine du présent mois d'août vient de la ratifier d'une façon entre toutes inattendue et prestigieuse.

Tous ceux que préoccupent encore les choses d'art, dans la noble acception de ce mot, de plus en plus détourné de sons sens, font, en leur souvenir, une place d'élite à l'admirable évocation antique réalisée, la saison dernière, par Madame Ida Rubinstein dans le ballet russe de *Cléopâtre*, avec la collaboration de Léon Bakst, le dessinateur savant, le subtil peintre et (pour la partie chorégraphique) de M. Fokine. Je ne sais pas une personne de goût que n'ait vivement impressionnée ce spectacle extraordinaire; et quelques-uns, qui exagèrent peut-être un peu, mais que je n'en range pas moins parmi les meilleurs, sont allés jusqu'à me dire: «C'est la plus belle chose que j'ai jamais vue!»

Et, quand je parle de la place accordée par ceux-là, comme par moi-même, à cette réminiscence diaprée, la nommant *exceptionnelle*, je parais manquer d'exactitude; elle semblait devoir être et demeurer *unique*.

Or, voici qu'un pendant merveilleux à cette archaïque reconstitution éclôt, éclate, dans le présent, et que, par une double ironie qui en renforce l'emprise, en même temps qu'elle en accroît la singularité, ce phénomène choisit, pour son accomplissement, la minute où Paris tout entier est hors de Paris, et la scène dont le renom brillant mais incohérent, et l'esthétique trépidante semblaient peu désignés pour faire applaudir une héroïne à ce point biblique.

Le cas est si curieux que je veux l'étudier avec certain soin et en dégager, pour quelques-uns, en même temps que pour moi, l'enseignement, s'il y a lieu, et, s'il se peut, la poésie.

*

**

Depuis quelques heures, ce que j'ose appeler la philosophie du music-hall laquelle, jusqu'à ce jour, ne m'avait point frappé, se révèle à moi sous un jour entièrement nouveau. En effet, quand j'appris que notre belle Cléopâtre de ce printemps allait reparaître, sous une forme hébraïque, dans l'un des plus voyants parmi les établissements de ce genre, mon désappointement fut extrême; cependant, plutôt que de le laisser trop vite s'accuser en désillusion, je me donnai le temps de réfléchir. Bien m'en a pris, car mon impression qui n'était pas la bonne, s'est transformée en un jugement dont les conclusions sont toutes différentes.

Je commence par donner les deux raisons qui, d'abord, ont agi sur moi, au début de cette volte-face. La première, c'est que, l'essai jugé bon, l'époque s'accusait forcément défavorable; mais, dans le cas contraire, (le plus probable) il fallait s'applaudir de lui compter peu de témoins, en tout cas, de ceux que peut attrister la profanation, que doit affliger le sacrilège.

Et j'avoue que l'espoir, disons la certitude de me trouver en présence d'une de ces créations qui influencent pour toujours la mémoire, se prit à me persuader doucereusement que tout pourrait bien être pour le mieux dans l'étrange décision prise par celle qui nous avait donné de trop sûres raisons d'avoir foi, pour nous permettre des doutes hâtifs sur son orientation ultérieure.

Ces satisfactions de première heure que nous accordons à nos dépits sont souvent très sages; elles nous mènent à la vérité.

Quelques raisonnements à l'appui.

Le plus grand danger pour ceux qui vieillissent, c'est de laisser leur désir de ne pas changer eux-mêmes se communiquer aux manières d'être d'un temps qui les devance et dont l'incessant transformisme choque leurs idées acquises et heurte leur attachement au passé. Les plus déplaisantes figures du présent ont leur raison d'être. Des jours qui réalisent Léonard, sous la forme de Wright et de Blériot, non seulement ne sauraient être condamnés, mais doivent être salués. Il faut se plier à leurs exigences, même quand elles nous blessent. A la place même du journal où s'étoilait naguère une nouvelle de Gautier ou un conte de Banville, nous avons l'étonnement de voir s'étaler la devinette illustrée qui prie le lecteur intelligent de discerner, entre deux bottines, laquelle pourrait bien être celle de M. Rostand ou celle de M. Helleu. Passionnant problème! Les pieds d'un vers et la griffe d'un burin ne résident point dans ces deux régions, que je sache. Cette épilepsie de quelques «feuilles» se retrouve dans certaines attractions, dont un enclos tel que ce *Park Stella*, qui vient de s'ouvrir, donne l'exemple le plus ataxique (dirai-je le plus éclamptique?) Tous les divertissements y sont inverses et renversés. Il s'agit de descendre un escalier dont les marches remontent vers vous et vous prennent elles-mêmes pour des degrés qu'elles se mettent en devoir de franchir; ou bien encore il faut passer un pont dont le terre-plain rétrograde et dont le parapet se précipite sous votre aisselle, en un remous saccadé qui vous inflige le coup du Père François, au lieu de vous faciliter la traversée. Et, pour vous consoler de tout cela, on vous fait, sous un tourbillon artificiel qui vous emporte votre chapeau, empoigner par un nègre qui vous lance au sommet d'une montée d'où vous retombez dans une flaque d'eau, laquelle vous gâte vos habits, aux applaudissements de la galerie, et sans que vous puissiez réclamer une indemnité, car le cas est prévu par une pancarte.

Tels sont les amusements, c'est le lieu de le dire, *dernier bateau*. Si je les ai décrits, c'est pour démontrer qu'auprès de cela, le music-hall ne semble rien moins qu'une sorte de Conservatoire.

Dans ces conditions, il ne saurait être malséant qu'une apparition de beauté grave, de majesté hiératique et presque religieuse puisse, de temps à autre, s'y donner carrière. C'est le cas, et je ne pense point qu'aucun spécimen en ait été fourni digne d'être comparé à celui-là.

La logique aidant (une logique peut-être un peu paradoxale, mais

cela n'est pas certain) je vais jusqu'à ces conclusions: une semblable apparition de beauté, en un tel lieu, va jusqu'à devenir un *acte de bonté*. Offrir à ceux qui, naturellement, devaient en être privés, la vision de l'*exquis*, du *raffiné* et du *rare*, c'est une forme de cette «charité intellectuelle» dont Hello a inventé la formule. C'est une aumône du cœur, de l'esprit et des yeux. Si elle n'était pas reçue comme il convient, ce dont je doute fort, elle n'en serait que plus valable. Donner *pour soi*, c'est encore plus grand que de donner *pour les autres*.

Donc, je le soutiens, faire admettre, presque faire admirer par un public mal préparé pour ces sortes de révélations, un «numéro» de plastique presque sévère (ne vous y trompez pas, la nudité ne contredit en rien cette affirmation) et de sérieuse magnificence, c'est plus difficile et, par suite, plus méritoire que de le faire acclamer par ceux que leur caractère y incline et qu'y porte leur entraînement.

En outre et enfin, la disparate de la juxtaposition d'une effigie auguste à des images légères ou burlesques, non seulement n'est pas pour infirmer cette conclusion mais pour la renforcer avec vigueur. Les «*tentations*», bien notamment celle de Saint-Antoine et, tout spécialement celle de Flaubert, ne procèdent-elles pas ainsi, faisant paraître plus singulières l'aile du vespertilion ou la mâchoire du cétacé, près de la cornette de la nonne ou de la ceinture de Cypris? Comme dans le programme dont je parle, où un singe précède notre Salomé, tandis qu'un paon lui succède, ne voyons-nous pas la Balkis de ce Maître confier, à un oiseau, le rôle de porter son parasol, et à un macaque, le soin de relever sa traîne?

*

**

Je ne pense pas, je l'avoue, que les spectateurs, disons du Walhalla, pour ne pas paraître donner à ceci un air de réclame, y regardent de si près, au cours des semaines qui s'ouvrent, en ce qui concerne la prodigieuse interprétation du personnage de Salomé, par Madame Ida Rubinstein. Qu'importe? Il nous suffit qu'ils l'apprécient, méritant bien ainsi de ceux qui doivent à cette tolérance le ravissement de leur propre extase. Pour ceux-là, j'écrirai ce qui va suivre, qui aidera leur délectation, je ne dis pas en l'illuminant (ce qu'ils ont sous les yeux suffit à faire la lumière) mais en y ajoutant un brin de commentaire et de biographie qui peut seconder leur plaisir.

Cette danse, elle a, en effet, une histoire. C'est en 1908, que Celle qui l'exécute avec un art si magistral, une si intense poésie, une mélancolie si ornementale, une piété si soutenue, une fierté si hautaine, se passionna pour ce type de Salomé, qu'elle résolut d'incarner. Et, comme cette grande artiste est une personne tenace, dont la douceur apparente n'a d'égale que sa résolution inébranlable, elle se mit en route pour la Palestine, afin de se placer dans l'atmosphère même du drame, dont l'un des personnages devenait sien. Il me faut abrégé. Le voyage dut être surprenant. Sous la conduite et l'égide d'un parent, il s'accomplit avec bonheur. Détail curieux: la Dame, qui prend un soin mérité de sa belle chevelure, si docile aux

enroulements Egyptiens comme aux moutonnements Israélites, avait emmené son coiffeur; et ce fut un émerveillement, pour les Orientaux superstitieux, que de voir coiffer et décoiffer cette belle personne, dans le désert, à la lueur des étoiles.

Il y eut encore la rencontre d'un Prince Syrien qui voulut acheter la voyageuse à la personne dont elle était, alors, escortée. L'offre était d'importance, comme on va voir. L'échange devait comprendre nombre de femmes, plusieurs caravanes et, surtout, une belle montre en or, avec sa chaîne, qui composait le plus clair de l'apport. Rien de tout cela, qui n'était à dédaigner, ne fut, néanmoins, accepté. On regagna le pays natal.

Dès le retour, de grands préparatifs furent entamés, mais qui n'allèrent pas tout seuls. Loin de là, grands dieux! Le Saint-Synode s' alarma de la représentation peu orthodoxe. Les répétitions furent troublées, et le jour même de la générale, des prêtres missionnés vinrent escamoter Hérode et confisquer Hérodiade, non sans s'être soigneusement assurés que pas un coin de la scène, aucun détour de portant ne recélait de tête décollée.

C'était avant les jours de Richard Strauss qui, d'ailleurs, doit être encore loin de voir accueillir son drame par la Société Pétersbourgeoise.

Le lendemain, pourtant, et enfin, sans plus de retardements, ni *d'impedimenta*, le 20 décembre 1908, la danse de Salomé préluda et prit fin dans la grande salle du Conservatoire de Saint-Pétersbourg, dont le directeur, Glasounoff [Glazunov], le grand musicien qui menait l'orchestre nombreux, avait composé, pour la circonstance, l'accompagnement étrange et charmant, plein de séduction et de sauvagerie. Le public fut à la hauteur de l'évènement; le succès, immense, l'ovation, interminable. Le scandale, disons-le, ne se montra pas moindre. Le lendemain, la danse était interdite. Elle avait coûté une fortune, qui ne laissait aucun regret à celle dont le désir était satisfait, le désir d'incarner, un instant, l'héroïne de son rêve.

Une telle façon de se comporter, qui serait peu plaisante, si la conviction qui en fait le fond laissait place au goût d'étonner, apparaît dans toute sa ferveur communicative et sa persuasive fantaisie, quand elle se révèle comme l'expression d'une nature à la fois ingénue et fantasque, dominée par l'instinct du beau et le sentiment du devoir. Il en résulte ce caractère incomparable de *sincérité*, qui saisit dans ce spectacle et dont la principale marque est une absence si absolue de cabotinisme, que la danseuse, toute à sa chimère, n'entend pas plus les bravos dont on la salue, qu'elle n'aperçoit les visages qui l'entourent et ne distingue la salle confuse où les Brésiliens de marque, les Chiliens de passage et généralement tous les «pays chauds» qui constituent le Paris d'été, remplacent l'assistance magnifiquement décrite par Flaubert: «les nomades habitués à l'abstinence, les soldats de Rome experts en débauches, les avarés publicains, les vieux prêtres aigris par les disputes, tous dilatant leurs narines et palpitants de convoitise.»

Maintenant, cette danse, quelle est-elle? Est-ce bien celle décrite par le magnifique auteur de l'Hérodiade, que se contenta de porter à la scène l'infortuné Wilde? Relisons la troublante description de l'écrivain des *Trois Contes*. C'est cela, et ce n'est pas cela. Pas cela, dans le détail, cela, pour l'inspiration d'ensemble. Le début est parfaitement exact: «Mais il arriva, du fond de la salle, un bourdonnement de surprise et d'admiration. Une jeune fille venait d'entrer. Sous un voile bleuâtre, lui cachant la poitrine et la tête, on distinguait les arcs de ses yeux, les calcédoines de ses oreilles, la blancheur de sa peau.»

C'est vraiment ce qu'on a devant soi quand notre Salomé fait son entrée. Seulement, ce voile bleuâtre, il se multiplie, devient le schéma soyeux et le thème coloré de cette minute pathétique. Ils sont au nombre de sept, les voiles qui donnent leur nom à cette saltarelle sacrée. Ils s'enroulent autour du torse comme autour des bras, tels que des serpents enamorés, vifs, langoureux, de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, et qui se collent au buste, et refusent de se dénouer des chairs qu'ils étreignent ou caressent. Car c'est la moitié de l'attrait de ce fascinateur instant que le développement lent de ce corps juvénile, disputé aux brouillards de la gaze par deux esclaves adroites qui semblent dévider l'aurore ou parfiler un coucher de soleil.

A mesure que cette femme se développe, pareille à un papillon hors d'une chrysalide, ses gestes rament dans l'air fait versicolore, agitent des chiffons de fraîcheur ou de flamme, et on croit la voir sauter à la corde avec l'écharpe d'Iris.

De tant d'entrecroisements résultent d'étranges difficultés pour Celle qui, non seulement doit se mouvoir, parmi eux, mais redoubler de trépiglements et d'envolées. Le maître de ballet le savait bien, lui qui, dans la coulisse, le jour de cette première unique, allait jusqu'à se signer dans son émotion, et son inquiétude, sans doute afin de se rendre favorable le dieu des batailles qui, après tout, est le même pour Septentrion et pour Achille, pour la ballerine et pour l'amazone.

Certes, voilà un acte de foi qui, loin de me scandaliser, me plaît fort. De la voir s'exercer sous l'œil de la rampe, je ressens une émotion composite, semblable à celle que me font éprouver ces vocables de bienheureux qui associent le paganisme à la chrétienté, Sainte Diane ou Saint Satyre, et dont je vois les nimbes s'étoiler, en même temps que pointer les cornes, en des pages de Louis Ménard, d'Ernest Hello ou d'Anatole France.

Je ne saurais en dire davantage, il faudrait parler trop longtemps. Mieux vaut voir. Cela est si beau, que l'on cesse de le croire possible, l'instant d'après qu'on ne la plus sous les yeux. Les deux touffes de cheveux bouffant sur les côtés du front et pareilles aux grappes de raisins noirs qui se géminent aux tempes de Dionysos, lentement se dégagent des *strati* rosés et ambrés qui disputent encore à l'étoffe le lever du visage divin. Et, quand il émerge, avec «ses yeux presque terribles», on pense avec Hérodiade que «l'idée était bonne», le tétrarque aimera.

Ce tétrarque, il siérait que ce fût le public, je dis surtout, il siérait, *pour lui*, car ce serait faire son éloge; c'est témoigner de sa dignité que refléter de semblables images. Et cette réversibilité serait bien due à celle qui nous apporte de loin cette offrande inouïe.

Et pendant ce temps-là, le visage de celle-ci demeure immobile, cependant que ses pieds n'arrêtent pas, selon l'expression du grand Normand. Elle danse, ainsi qu'il le lui prescrit, «comme les prêtresses des Indes, comme les Nubiennes des cataractes, comme les Bacchantes de Lydie.» J'ajoute, à mon tour, elle danse comme une bulle et comme une abeille, comme un chevreau et comme une montagne; son front semble lutter avec des brumes, et ses pieds, fouler des branches de cytise. Elle me fait mieux comprendre la forte élasticité de la strophe du psaume: «*Montes exultaverunt sicut arieles et colles sicut agni ovium.*» Les montagnes ont bondi comme des chevreaux, et les collines, comme des agneaux.

Et quand ce mirage a cessé (j'allais dire ce miracle!) au son des crotales, des gingras et des tympanons ressuscités par Glasounof [Glazunov], nous sommes quelques-uns à braver et à franchir les cercles magiques et à nous retrouver, silencieux, autour de Celle qui ne veut, de notre émotion, que cette gratitude plus éloquente! Cette phrase du troisième Conte me revient encore: «Des gouttelettes à son front semblent une vapeur sur du marbre blanc.» Elle est drapée dans un manteau noir, brodé d'or, par des religieuses Moscovites. Mais ses yeux ne sont plus terribles. Ils se posent doucement sur les six voiles déroulés, pareils, à des pythons vaincus, à des hydres domptées, que je compte et note dans leur ordre: le premier, le *fauve*, pareil à une peau de tigre transparente, dont les lunules ténébreuses seraient devenues des yeux d'ambre; le deuxième, le *bleu*, qui est comme une portion de ciel, tournée en textile, avec des étoiles amoureuses, demeurées dedans, pour continuer d'éclairer et de voir; le troisième, le *jaune*, semblable à un rayon de soleil ourdi; le quatrième, le *rose*, à un flot que le corail éclaire; le cinquième, le *rouge*, qui représente l'ardeur du bûcher naissant; le sixième, le *vert clair*, qui a l'acidité du bourgeon printanier et la limpidité du ruisseau jaseur; enfin, le septième, le *vert sombre*, celui qui reste noué autour des reins, et dans lequel repose, avec calme, l'obscurité de la Forêt comme s'y creuse, avec effroi, la profondeur de la Mer.

Et je note cela, sur le programme du Walhalla, je le note avec un crayon de fard.

GIL BLAS, 4 septembre 1909, p. 1.

Journal Title:	GIL BLAS
Journal Subtitle:	
Day of Week:	samedi
Calendar Date:	4 SEPTEMBRE 1909
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	11896
Year:	30 ^e ANNÉE
Series:	
Pagination:	1
Issue:	
Title of Article:	La Danse des Sept Voiles
Subtitle of Article:	
Signature:	Robert de Montesquiou
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front-page main text
Cross-reference:	